Croisiere d'ete 2014

Arcachon - Belle-Ile en mer.

Ce sera encore en solitaire cette année… Avec le début de jusant d'une marée de 106, entre 9 et 10 heures, mon « OUAKAM » et moi franchissons les passes toujours délicates du Bassin d'Arcachon le mardi 15 juillet 2014. Il fait très beau ; sinon je ne serais pas parti bien sûr, les prévisions météorologiques, devenues de plus en plus fiables maintenant, m'assurent des conditions favorables jusqu'à samedi, où reviendront une fois de plus les orages. La destination de l'été est ma chère Bretagne, plus précisément Concarneau, où pourtant est désormais vide depuis le dernier hiver la vieille maison familiale…

Je suis surpris de trouver cette fois-ci une foule de pêcheurs dans les passes et jusqu'à la bouée d'atterrissage. Un engouement qui se renforce ou un business qui se développe pour apprendre à pêcher ? C'est en effet affiché sur plusieurs barques « moniteur de pêche ». J'ai du mal à comprendre qu'il soit nécessaire d'apprendre, on essaye, on rentre bredouille, on lit, on parle sur les quais et on finit par S'apprendre et sortir de l'eau émerveillé quelques beaux poissons. Sans doute faut-il un « coach » pour toute activité désormais. Si on est pourvu d'un cerveau correct on arrête cette pêche lorsqu'on en a suffisamment pour le prochain repas, à la rigueur la prochaine fête avec les amis ; mais on ne ravage pas comme ceux que dans le monde terrestre des chasseurs on appelle avec mépris des « viandards ».

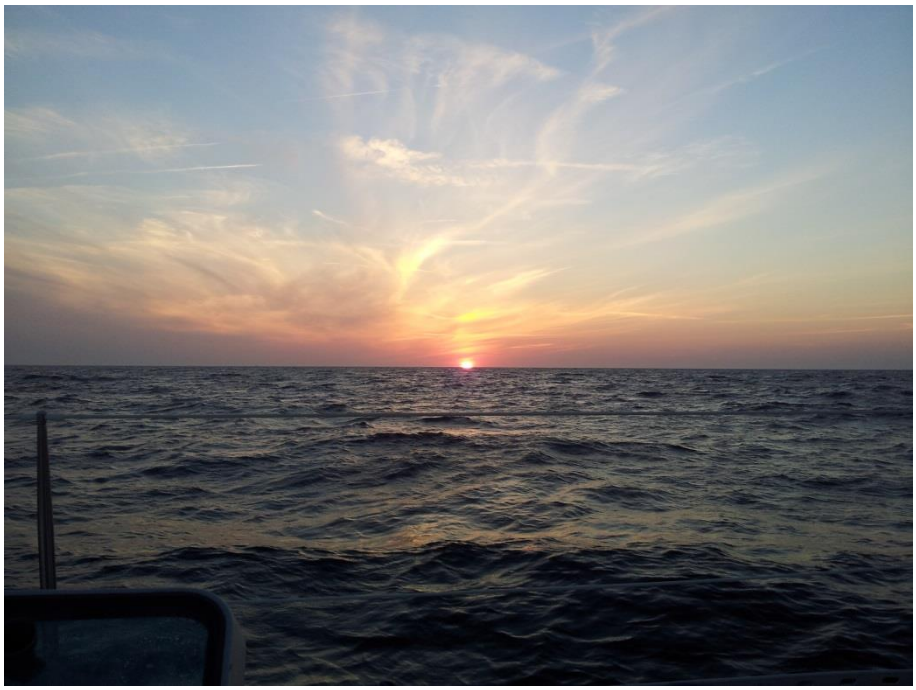
J'arrête mon moteur à 10 H 00, savourant le silence et faisant le meilleur profit d'une petite brise d'Est ¼ Nord-Est qui fait chantonner la mer calme, fendue à 2,5 nœuds par mon étrave ; à peine une rumeur de source coulant sous la mousse. Un regard en arrière et mon cœur sursaute : une coque rouge vient d'envoyer ses voiles de ketch dans le soleil, c'est lui ! Il était aux fêtes de la mer à Larros et repart. Cette coque d'acier rouge, je vais en pèlerinage poser mes mains sur elle chaque année à La Rochelle lors du Grand Pavois. C'est Joshua ; le mythique voilier de Bernard Moitessier, dernier des hommes libres. Il a retrouvé « l'Alliance » à son bord pendant cette inimaginable « Longue Route » ; un tour du monde et demi sans escale, neuf mois de mer, seul…Oui, sans doute a-t-il renoué là-bas, dans les hautes latitudes, là où on passe au point le plus éloigné de toute terre sur l'ensemble de la planète, avec cet état mystique, donc incommunicable par de rustiques mots, où l'on rentre à nouveau en résonnance avec la planète et l'univers. A nouveau, car les tous petits enfants, avant qu'ils absorbent les premiers concepts élémentaires précédant les mots, qui ne font que représenter (et « La carte n'est pas le territoire »…), vivent dans cette osmose. Ils ne sont pas *au* monde, ils *sont* le monde. Puis ils oublient, nous oublions, il faut devenir singe savant dans cette espèce, la plus élaborée de l'évolution darwinienne du phénomène « Vie » (pour l'instant). Il faut lire les livres de Bernard et aller au-delà de l'écriture.

Joshua tire un bord plus au large que le mien, en fait il fait un moins bon près que moi. Ce bateau est conçu pour l'habiter, voyager sans hâte excessive tout étant dérisoire puisqu'on va mourir, et courir jusqu'à l'ivresse les mers d'outre-mer sous l'alizé. Je ne me lasse pas de le suivre du regard, ayant abandonné la barre à mon infatigable

régulateur d'allure, merveille d'intelligence. Si un voilier est un carrefour d'équilibres, le régulateur d'allures est l'équilibre des équilibres, c'est génial. Je n'en verrai cependant aucun autre à l'arrière d'aucun des nombreux voiliers entassés dans les ports et des quelques-uns navigants au large. Appartiendrais-je à un monde disparu ? Maintenant, même à bord des voiliers de tailles modestes, on préfère la contrainte coûteuse de la force électrique à la souplesse gratuite de l'équilibre naturel.

Le vent tombe presque totalement et c'est précisément en observant travailler le « pendulum » qui peine que j'aperçois un gros poisson-lune à quelques mètres derrière le bateau. Comme toujours, il laisse aller mollement sa nageoire dorsale hors de l'eau d'un côté à l'autre, c'est ainsi qu'on les reconnaît de loin. Ces gros poissons (une tonne en moyenne…) placides et mauvais nageurs sont friands de méduses qu'ils chassent en surface et nul ne leur dispute cette niche écologique peu ragoutante. Comme ils sont plats et informes, bien que certains zoologistes aient pu leur attribuer une ressemblance avec la lune, ils ont la paix et baladent en mer leur verticalité nonchalante. Celui-ci doit être curieux car il est tout près et va même jusqu'à émerger une tête cabossée et me regarder d'un gros œil caverneux.

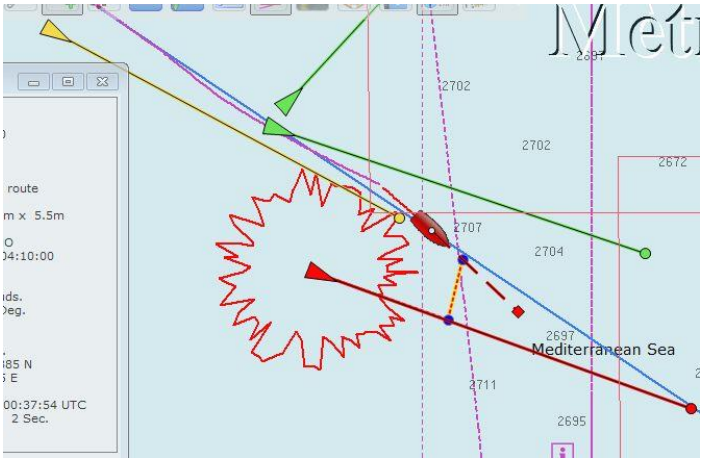
Bon cassons la croûte en attendant le vent. 13 heures c'est fait, ce fainéant se réveille et, vient du Nord-Noroit bien sûr, presque là où je vais…Je cours quand même 4 nœuds au 300° vrai jusqu'au virement de bord à 15 H 15 en 44°45,50 N 001°32,84 W pour faire cap jusqu'à 19 H 45 au 53°. C'est un bord vers la terre car je préfère que le bord suivant, nocturne, courre vers le large ; si je m'endormais trop par mégarde, je ne voudrais pas me réveiller sur cette longue plage de sable qui va de l'embouchure de la Gironde jusqu'au Pyrénées avec bien peu d'abris. Avant ce virement, devant Hourtin-plage, je retrouve Joshua que j'ai largement dépassé, ce ne sont pas de bonnes conditions pour lui. Le vent solaire est monté comme d'habitude en après-midi et je profite du virement pour prendre un ris dans la grand' voile et quatre tours dans le génois. C'est mieux, on va piquer dans la plume toute la nuit au près sur ce bord par force 5 et mer formée. Les feux sont allumés bien entendu entre 22 H 30 et 06 H 00 et je me réjouis d'avoir cette année changé leurs ampoules pour y mettre des leds, l'aiguille de l'ampèremètre décolle à peine. La gestion de l'électricité est un souci en navigation de plaisance à la voile. Au moteur, l'alternateur débite comme dans une bagnole, mais à la voile les ampères de la batterie s'envolent…



Dans la nuit, le vent adonne progressivement et mon cap vrai s'améliore tout seul. Ceci encore grâce au régulateur d'allures qui, comme son nom l'indique, conserve un angle de route constant par rapport au vent. Si le vent tourne, le régulateur suit. Je n'ai donc rien à faire jusqu'au matin, qui me trouve en 45°39,47 N et 002°13,58 W, soit au large de la pointe de la Coubre pour 45 milles, avec un vent mollissant logiquement en même temps que le soleil monte. Petit déjeuner, toilette, rasage (heureusement je n'utilise plus les « coupe-choux » de nos grands-pères car ça bouge…) m'occupent jusqu'à 9 H 00 ou je largue le ris et les tours, nous

revoici « tout d'ssus ». Le petit vent qui subsiste me permet de faire route au nord à 4 nœuds de moyenne, c'est bien. Cependant de 11 à 15 heures je marche au moteur, d'abord pour recharger mes batteries et progressivement parce que le vent disparaît totalement. De plus en plus paresseux, il ne se relèvera qu'à 15 H 45 alors que je suis tout près du plateau de Rochebonne, toujours du Noroit… J'opte pour tirer un bord vers la terre plutôt que vers les têtes de roches peu sympathiques de Rochebonne et le vent me permet un cap direct vers les Sables d'Olonne.

La mer est déserte comme le plus souvent au large. A part une rencontre avec le chalutier « Sourire de la mer » du type bien connu de « l'emmerdement maximum », je ne connaitrais aucun risque de collision ; sur cette étape tout au moins, on verra plus loin.... C'est toujours étonnant que sur une mer vide, avec 360° d'horizon vierge d'humains, quand il en surgit un c'est toujours sur une position et route qui l'amènerait à vous télescoper ! Je connais le nom du mien cette fois grâce à une innovation qu'il faut saluer : le système AIS. Internationalement adopté, il consiste à contraindre réglementairement peu à peu toute la flotte navigante dans le monde à s'équiper d'un émetteur-récepteur automatique indiquant à la cantonade sur le vecteur des ondes radio VHF et à intervalles réguliers les paramètres de nom, indicatifs, caractéristiques, cap, vitesse, etc. du bateau. Les navires qui captent ces informations et les calculateurs qu'ils utilisent peuvent estimer les risques de collision, signalés en outre par des alarmes sonores. En plaisance, l'équipement émetteur (coûteux) n'est pas encore obligatoire, par contre les récepteurs sont à un prix convenable et les nouveaux émetteurs-récepteurs VHF dont beaucoup sont équipés possèdent les fonctionnalités AIS. Ce système présente une nouvelle sécurité importante qu'il faut saluer.



Pour ce qui concerne ma croisière, je suis assez surpris du faible nombre de navires de pêche aperçus. La crise est donc si profonde ? D'où vient désormais le poisson que nous mettons dans nos assiettes ?

A 22 H 00 ce mercredi 16 juillet me voici à 5 milles devant l'entrée du port des Sables d'Olonne en proie à la tentation. Des souvenirs me reviennent, je revois le grand ponton d'accueil, le vaste plan d'eau, les nombreuses places. Je repense à ce petit vin de Mareuil que nous avions acheté avec mon ami Alain en 2007…Ce serait confortable de faire escale plutôt que d'enfiler encore une angoissante nuit de navigation à l'inconfortable allure du près. D'autant plus que le vent est monté et que j'ai dû prendre un ris dans la grand' voile et quatre tours dans le génois. Mais non ! Pas de mollesse, je vais en Bretagne. Je vire donc de bord à 22 heures cap au 270° ; c'est ce que je peux faire de mieux contre le sempiternel noroit. Comme pour me rassurer dans cette obscurité, une bonne grosse lune rouge se lève vers minuit, c'est une compagnie et elle éclaire tout de même bien. Le vent se maintient et je file mes 4,5 nœuds en souplesse. Enfin, comme pour me récompenser de ma ténacité, voici le cadeau du jour (plutôt de la nuit…): à 2H00 du matin le vent tourne enfin secteur Est comme la météo me le promettait depuis longtemps. Et il souffle bien, force 5 ; me voici galopant à 6 nœuds au bon cap direct sur une mer peu agitée, le vent venant de terre. Cela mérite un coup de rhum pour le marin qui a bien fait de tenir… Et nous filons ainsi toute la nuit jusqu'à 10 H 00 du matin. Vers 4 H 00, la route me fait passer à 4 milles dans l'ouest de l'ile d'Yeu et j'ai la chance d'avoir brièvement du réseau téléphonique. C'est l'occasion de rassurer ma Liliane, par un SMS car elle doit dormir à poings fermés à cette heure-ci. Et je file toujours, c'est monotone mais réjouissant et grisant : 6 nœuds, 6 nœuds et demi, 7 nœuds dans les pointes et ça dure et ça dure… grands moments qui lavent de tout. Avec ces excellentes conditions, me voici à 8 H 30 au large de Noirmoutier et à 10 H 30 en vue de Belle-Ile. Enfin, après m'être régalé le regard à longer depuis la pointe de Kerdonis cette côte que j'ai bien connue et qui est toujours aussi belle sous le soleil du matin, je prends un corps-mort à l'extérieur du port, sous la pointe de Ramonette, le port étant naturellement plein… L'ordre du jour est au sommeil, on verra plus tard.

Le sommeil parlons-en ; comment faire l'indispensable veille quand on navigue en solitaire ? Considérons tout d'abord que la mer est pratiquement vide de navires, exceptions faites d'endroits particuliers comme la Manche et autres lieux où il a été nécessaire d'instituer des dispositifs de séparation du trafic (« rails »), également les lieux traditionnels de pêche. Il suffit donc dans le cas général d'effectuer toutes les demi-heures un tour d'horizon attentif, d'interroger le système AIS et de mettre en marche le détecteur de radars. C'est dans ce court intervalle qu'il faut dormir. J'ai constaté, et je crois la médecine confirme, qu'il faut vraiment couler dans le sommeil jusqu'à perdre conscience pour qu'il soit réparateur. La somnolence ne suffit pas à l'organisme humain. La première nécessité est donc, par une sorte de yoga personnel, une autosuggestion, de s'entraîner à s'endormir vite. La seconde est de se « programmer » pour une durée de sommeil ou une heure limite. Bien sûr on peut par sécurité enclencher un réveil tonitruant pour le cas où… mais je n'en ai pas eu besoin cette fois. S'entraîner à l'autosuggestion c'est réellement acquérir une faculté utile et satisfaisante. Ce sommeil découpé en fines tranches m'a permis d'arriver en besoin d'un repos plus long et serein certes, mais en très bonne forme.

Bilan de l'étape : Il m'aura donc fallu 55 heures dont 6H30 de moteur pour parcourir cette étape de 217 milles sur le fond (vents contraires obligent).

Escale a Belle-Ile

Arrivé le 17 juillet en début d'après-midi, je reste donc me reposer amarré à un corps-mort extérieur au port, sous la pointe de Ramonette. Je rentre dans les bassins à flot le lendemain vers 14 Heures. Je vais passer une semaine de paix, de solitude et de flânerie.

Se pelotonner le soir dans le bateau, sa tanière, cette matrice confortable, chaude et familière où l'on trouve immédiatement ses affaires sous la main. Dans le silence lécher comme un vieux chien les affreuses plaies morales du dernier hiver, puis les sécher au soleil. Mettre les pas du vieux qu'on est devenu dans les vieux pas du jeune qu'on était. Mes pas, ils me ramènent justement souvent à ce quai où le souvenir d'une petite fille de deux ans et demi joue avec un bon chien noir au fond du cockpit d'un voilier disparu lui aussi dans le temps… Et puis flâner étranger dans une petite foule vacancière bon enfant où nul ne vous connait et n'a besoin de vous connaitre, en perdre l'usage de la parole et rester à l'aise dans la bulle de ce silence social. La solitude peut être douce, pas heureuse non, mais douce… « …et l'on se sent tout seul peut-être, mais peinard » (L.Ferré).

Mardi 22 juillet 2014 ; Journée-type : Dix heures du matin, pas un souffle n'agite l'air neuf et léger, le soleil monte dans un ciel bleu et commence à irradier une douce chaleur. Les maisons séculaires des quais en sont

toutes béantes, des polochons respirent le bon air aux fenêtres. Belle-Ile se prend pour les Açores à présent, beaucoup de façades sont repeintes à neuf de couleurs pastel tranchées ; des bleus, des jaunes, des ocres jusqu'au rouge ; les ouvertures sont encadrées de blanc ; c'est frais, c'est beau. Les jardiniers de la commune, dont le plaisir de travailler ici favorise le bon goût, lisible sur leurs massifs et espaces verts, ont aussi donné dans la mode açorienne en les parsemant d'agapanthes et de gros chardons bleus. Au quai de commerce sous la citadelle, un petit pétrolier livre ses liquides, on entend le ronronnement des pompes. Les gens vont et viennent tranquillement pour rien, pour acheter le pain frais, pour être là, pour être bien. Les écluses ouvrent en début d'après-midi, elles m'amèneront le voilier des amis de La Rochelle et briseront ma solitude.

Mercredi 23 juillet 2014 : Une semaine tranquille s'achève, j'appareille demain et déjà des habitudes. J'ai trouvé un bar dont la terrasse est ombragée et la bière bonne et fraiche quand il fait chaud. Je m'y amuse en fin d'après-midi à observer le passant. Tel ce gros septuagénaire bedonnant qui investit d'autorité les sièges à mes côtés, avec sa nymphette époque Saint Trop. Elle a gardé la ligne de ce temps-là, on ne sait jamais ; elle a eu tellement de mal à coucher pour réussir… Doit rester des obésités internes parce qu'elle se commande un p'tit blanc sec ; par ces chaleurs d'après-midi….on s'étonne. Monsieur a la suffisance correspondant à sa corpulence, genre patron de PME qu'a-réussi-tout-seul, le masque hautain et peu avenant qu'il compose avec son visage mou promène derrière ses paupières plissées un regard invisible sur le monde subalterne qui l'entoure. Plus loin les Duraton découvrent qu'on peut faire des photographies avec un smartphone ; le jeu du moment consiste à trouver où appuyer… Lui, style fonctionnaire chafouin, obsédé par les risques incommensurables que lui fait courir son travail à la trésorerie publique d'Issoire (Auvergne), n'a pas encore réussi à se détendre en vacances. Elle, genre proprette directrice d'école, n'a plus à séduire et, grisâtre, joue son rôle de mère responsable. De qui ? Du dadais surprotégé d'environ douze ans qui est en face, naïf gosse de vieux pour qui on devine que ça va être dur… Echantillons. L'ile véritable, elle est cachée pour l'été derrière tous ceux-là qui amènent les sous. Mais quand on est attentif hors saison, on perçoit parmi tous les iliens sur toutes les iles un esprit particulier bâti sur une certaine marginalité partagée relativement au continent. Sans ostentation, on est fier d'être différent parce qu'on vit sur une ile. Plutôt qu'une population les insulaires sont comme l'équipage d'un grand navire ancré là « waiting for orders ». Allez savoir, un jour ils vont peut-être finir par se les donner eux-mêmes les ordres, ces anars.

Cherchant parfois à structurer cette petite foule estivale, je discerne classiquement des couples d'âge plus ou moins mûr, des petites familles de français moyen comme on disait autrefois ; papa, maman deux petits ; des groupes de jeunes, colonies de vacances diverses et variées ; des petites bandes de copines ou copains (mais moins). Je ne verrai que deux « punks-à-chiens » et encore ont-ils l'air d'être connus, inoffensifs et intégrés ; et aucun « kaïra » et puis ici on ne manifeste pas pour la Palestine… Je me sens encore une fois l'exception, le bizarre, l'inclassable.

Je suis allé payer ma place à la « chica », version bretonne. Jeune, jolie, du tonus et une robe légère, légère… Ça se croise sur le devant, entre deux beaux seins juste à poing qu'on dirait en caoutchouc recouvert d'une peau dorée d'abricot. Car comme il fait chaud, que le croisement en question se relâche et que je suis en surplomb appuyé à la banque… je trouve le prix très convenable pour une semaine.

Jeudi 24 juillet 2014 : Il a fait très chaud hier. Les goélands courraient un carrousel au-dessus du bassin, entre ville et citadelle, en faisant un boucan formidable ; ils continuent ce matin. La météo confirme : brume matinale et orages forts avec rafales en milieu d'après-midi. Il est urgent de ne rien faire et de prolonger mon séjour d'une journée. Les amis Patrick et Jacqueline ont emmené leur grand Dufour 39CC hier à Port Haliguen. Nous devions plus ou moins nous retrouver ce soir à Port Louis. Mais considérant cette météo et les marées ce sera impossible. Les marées à elles seules l'auraient empêché : le fort coefficient de marée (108) va générer un courant important dans le resserrement du chenal d'accès à Lorient, devant la citadelle. Il sera contre moi et je ne pourrai le refouler. Ce sera donc demain route directe vers Concarneau ; j'ai encore le temps.

Belle-Ile – Concarneau

Ce vendredi 25 juillet 2014 le bassin à flot de Palais ouvre ses portes à 15 H 00. En fait ce ne sera qu'à 15 H 45 que je pourrai envoyer ma voilure devant le port, dans une aire tranquille où m'ont conduit mon pilote automatique électrique et mon moteur. Pendant qu'ils bossent, le moteur nourrissant l'autre en ampères, moi aussi je prépare le fourbi. Il fait beau « à n'y pas croire. Il fait beau comme jamais. Quel temps, quel temps sans mémoire. On ne sait plus comment voir. Ni se lever ni s'asseoir. Il fait beau comme jamais. » (Aragon) A propos de se lever et s'asseoir, je suis toujours accompagné, depuis le départ et avant, par ma cruralgie jambe droite. Oubliés les bonds de chat du jeune homme hâlé dont les pieds nus et habiles effleuraient à peine le pont, juste l'instant nécessaire pour trouver le rebond. Voici un vieux Long John Silver avec sa jambe de bois qui compense dans les manœuvres son infirmité par des reptations grotesques et qui désormais, s'accroche par un harnais aux lignes de vie posées à cet effet…

Le vent comme d'habitude dans cette montée vers le nord est contraire. En plus, il est très faible. Des risées font de loin en loin des grandes taches plus foncées, mais la mer ressemble plutôt à celle « toujours recommencée » de Paul Valéry que « Midi le juste compose de feux ». Nous atteignons trois nœuds quand même pendant des bords de près que je mitonne au mieux pour longer la côte - au demeurant magnifique à contempler - car les risées y sont plus généreuses. La fin d'après-midi est délicieuse à laisser cette petite brise caresser la peau, tempérant l'ardeur du soleil. Enfin à 18 H 00 je vire devant la pointe sud-ouest de la presqu'ile de Quiberon et profite d'un vent qui nous propulse à 4 nœuds vers l'ouest de la pointe des Poulains à Belle-Ile. Cette bien nommée est ainsi parée, avec une pensée pour « la Divine » tragédienne Sarah Bernhardt qui avait près de cette pointe son refuge avant-guerre (non pas celle-là, l'autre avant, la Grande…).

Le bord suivant me conduira dans cinq milles d'ici exactement à monter sur la tourelle en bon béton qui matérialise le plateau rocheux non moins accueillant des Birvideaux. Courons toujours…Le vent tourne, tombe, ne sait pas très bien quoi faire. Je dois quelques minutes remettre en route le moteur justement pour m'écarter de ces Birvideaux là. Ça dure jusqu'à exactement 21 H 26 où se produit ce que j'espérais : le vent de terre se lève force 3 à 4. Me voici au bon cap 310° filant 5,5 nœuds. Explication pour les nuls : Par ces beaux temps d'été terre et mer se comportent comme les deux pistons d'un moteur thermique. La mer est beaucoup plus lente à se refroidir et se réchauffer que la terre. Le jour la terre chauffe plus vite que la mer, l'air chaud s'élève au-dessus du sol, le vide ainsi créé est remplacé par l'air plus frais venant de la mer. Avec beaucoup d'autres facteurs composants cela nous donne un vent de Nord-Ouest (ma direction hélas) sur la côte Atlantique. Le soir et la nuit, le mécanisme s'inverse : la terre refroidit plus vite que la mer dont l'air encore chaud monte toujours. Il est remplacé par de l'air venant de la terre ; c'est le vent de terre, une bénédiction pour mon voilier et son cap. Nous volerons comme sur un tapis encore toute une nuit d'été comme on les rêve. Bon vent, mer presque plate puisque le vent

vient de terre, un toit d'étoiles dense comme on n'en voit plus qu'en mer et, comme c'est la saison, une série d'étoiles filantes. Mais le paradis n'est pas ce monde aussi fallait-il l'élément fâcheux que voici.

Une demi-heure après minuit nous sommes en train de doubler la pointe de Pen Men sur l'ouest de l'ile de Groix. Une alarme sonore de mon système AIS m'amène à analyser la trace d'un chalutier qui fait route à 10 nœuds venant du sud et qui va exactement couper ma trajectoire dans une demi-heure et, si rien ne change me couper en deux aussi…J'observe un moment ; la route de collision se confirme à quelques mètres près…mais en mer on ne compte pas à quelques mètres près…Comme le système m'indique ses noms et indicatifs je lui lance plusieurs appels sur la VHF canal 16. Pas de réponse et l'alarme sonne toujours sur l'écran de mon ordinateur…Par un facteur chance, car sa route n'a pas changée, le calcul indique enfin que nous serions séparés de…40 mètres au moment du plus grand risque. Que faire ? lancer le moteur ? Je n'irais pas plus vite qu'à la voile actuellement ; changer de cap, ralentir ? C'est peut-être aggraver la situation...Le voici sur mon bâbord arrière, je l'entends de mieux en mieux, je vois distinctement ses deux feux, vert à tribord, rouge à bâbord. C'est très préoccupant ; car pour être tranquille il ne faudrait voir qu'un seul de ces feux. Voir les deux signifie qu'il m'arrive droit dessus…J'attrape ma corne de brume en désespoir de cause et tel Roland joue de l'olifant…en vain. Si j'avais eu un fusil de chasse, j'aurais tiré dans la passerelle…Enfin, « inch Allah », il passe effectivement à 40 mètres derrière moi, « plein pot », j'ai le temps de voir tous les détails d'un vilain chalutier comme on les fait aujourd'hui. Et le voilà avalé par la nuit ; ouf !

J'ignorais que le veilleur du sémaphore de Beg Melen sur la pointe de Groix toute proche avait eu les mêmes craintes que moi (même si lui ne risquait pas de se mouiller…). Ses instruments comme les miens avaient prévus l'abordage, il avait entendu mes appels radio dans le vide. Voici donc qu'il me contacte dès le croisement effectué en me demandant…si je flotte encore en somme. Il est soulagé aussi car les sémaphores de la Marine qui jalonnent les côtes sont entre autres chargés de réguler la circulation maritime. Il aurait été ennuyé en cas de naufrage. Mais que pouvait-il faire de plus que moi ? Manifestement l'équipage irresponsable et dangereux de ce chalutier « Oceanix » le laissait filer sous pilote automatique à 10 nœuds pour rentrer au port de Lorient! Personne ne veillait probablement en passerelle ni à la radio… Ce grand métier qu'était la pêche n'est plus ce qu'il était. Frappés par les crises en tout genre les armements sérieux ont mis la clef sous la porte. Les survivants sont des flibustiers qui peinent à recruter des français de France et il vaut mieux désormais les voir de loin en mer.

Il me faudra longtemps pour arriver à évacuer le stress de cette mauvaise rencontre. Comme je suis seul, c'est en hurlant dans le vent des bordées de jurons monstrueux à l'intention de ces salopards que j'y arrive. Pourtant la nuit est toujours aussi magique. C'est un tapis volant qui m'amène à identifier un par un et sans documents des feux qui scintillent au loin et que je connais de longue date : Doëlan, Brigneau, Beg ar Vechen de Port Manech, enfin la Pointe de Trévignon. Mais il faut rester attentif pour se glisser en aveugle entre les iles de Glénan et Trévignon ; des plateaux rocheux, des dangers isolés, des bouées plus ou moins éclairées, des flotteurs de casiers ; voir, vérifier, recouper encore et encore, je n'aurai pas pu faire de courtes plongées dans le sommeil comme à mon habitude sur ce trajet et je commence à fatiguer. Pourtant je suis en avance sur le jour et je flâne à tirer des bords dans la baie de Concarneau en attendant que cette lueur rassurante monte à l'est et me permette un accostage plus agréable. C'est finalement à 7 H 00 ce 26 juillet que je m'amarre tranquillement à l'une des nombreuses places libres du ponton-visiteurs devant la ville close de Concarneau. Je craignais une foule et la pénurie de places comme d'habitude…où sont les vacanciers-plaisanciers ? Sans doute à la maison à faire leurs comptes ou préparer des lendemains économiques qui ne chantent pas…Vivons l'instant.

Le journal de bord me permet de compter 60 milles en 13 H 00 pour cette étape.

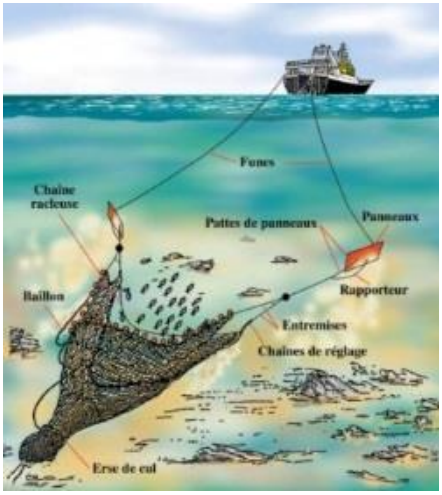
Concarneau

Dimanche 27 juillet 2014 : Comme je n'ai personne à qui parler (ma famille n'arrive en train que mardi) j'écris. Et bien sûr, ici et maintenant, c'est ma jeunesse qui me revient. « Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage traversé çà et là par de brillants soleils » déclara Baudelaire. Je crois qu'en fait au sortir de l'enfance chacun est précipité par la Nature dans un tourbillon afin que des humains neufs se découvrent, s'entrechoquent, s'enlacent, s'embrassent, s'aiment, se battent, se débattent, rient, pleurent, gueulent, meurent déjà parfois, vivent, rêvent, dépriment, projettent…tout cela dans des durées qui paraissent si courtes en souvenir… (« Tout ça s'est joué en si peu de temps…mes journées étaient donc doubles ? »). Et puis une fois les gènes bien mélangés, on échappe au tourbillon, la durée s'allonge, on s'éloigne, on se perd, on perd de la vie à la gagner et nous voici casés… Où sont passés les fêtes, les amis, les amantes? Albert Camus a écrit de belles pages sur ces déterminismes à l'œuvre dans les sociétés méditerranéennes, comme dans les autres... Il m'aura fallu 24 heures pour me décider à mettre pied à terre. J'étais fatigué certes, mais je savais aussi qu'à chaque pas sur ces quais ils seraient là ; mes fantômes. Non que ce soient méchants fantômes ; au contraire c'est le regret de ne plus les voir vraiment qui me les fait craindre.

En face de la Capitainerie, affalé par terre, enfin par pierre puisque cette digue fameuse en est faite depuis quelques siècles, adossé aux batayoles, Daniel les yeux clos prend le soleil de tout son visage levé, impassible. C'est ainsi que je le vis là la dernière fois, aux environs de 1975, presque clochard…Ce type était beau comme un dieu grec, mais en blond. Des cheveux denses et bouclés autour d'un visage parfait où on allait immédiatement aux yeux bleus toujours rieurs et hâbleurs. Comme c'est la mode aujourd'hui il portait une perpétuelle barbe de trois jours, pour paraître plus viril sans doute et éviter toute ambigüité. Il avait la force et l'élégance naturelle d'un danseur dans ses mouvements, les filles en étaient folles. Lui toujours un peu dédaigneux choisissait et surtout naviguait, car bien sûr il était passionné de voiliers (comment l'aurais-je connu sinon ?) et aimait surtout le large solitaire. Fils de bonne famille, il était plus riche que nous et possédait un « Muscadet », excellent petit voilier de 6,50 mètres resté dans l'histoire de la plaisance. Une fois il me permit de le convoyer de Brest à Concarneau. J'étais enchanté et quel souvenir de passer le célèbre Raz de Sein assis sur quelques planches…Que t'est-il donc arrivé ?…Salut Daniel !

Au bout de la digue mes yeux seuls voient un voilier d'un dizaine de mètres appuyé aux pierres pendant que l'eau descend sous lui. Octobre 1973, la marée du siècle, coefficient de 120, la mer va s'en aller jusqu'au niveau zéro de référence des cartes marines. Et nous avons manqué la marée ! Mon ami Jean-Paul dit « Sniff » le propriétaire n'a pas suffisamment bousculé « Milou » son épouse belge pour qu'elle prépare bébé et déroule ses rituels du matin…Sniff, il se faisait une fête d'une pêche à pied pantagruélique dans les cailloux des iles de Glénan jamais découverts. Mais Milou était très belge, elle savait de sa maman qui le savait de la sienne ce qu'on doit faire le matin pour sa personne et son bébé. Elle est conforme Milou, et elle va sa cadence imperturbable s'étonnant que tout le monde ne fasse pas comme elle, « Jean-Paûaul enfin ! la p'tite n'a pas son chapeauû » (accent belge pur sucre…) ; alors elle est prête et propre et la « p'tite » aussi, mais on a raté la marée du siècle…

Je longe le bassin de l'avant-port vers la ville close, je passe vite devant cette nasse à touristes et, derrière l'étal de l'ostréiculteur de Belon où on achetait autrefois pour les beaux déjeuners familiaux, voici la silhouette de l' « Hemerica », seul chalutier pêchant par le travers qu'on ait sauvegardé ; grand corps d'acier mort, encore élégant, posé à jamais sur la vase pour faire office de musée. Ce pays aime tant les musées…« has been » dit-on outre-Manche. Ces navires ont fondé tout ce qui est là autour de moi ; l'argent arraché aux fonds marins par des hommes durs vivant ce grand métier au risque, souvent réalisé, d'en mourir irriguait toute cette société qui construisait, dépensait, investissait, vivait en somme. Mon père réparait parfois l'électronique dans cette passerelle maintenant vide. Radar, sondeur, Decca, BLU, VHF, il fallait faire vite toujours ; trois jours seulement à terre pour vendre, refaire les pleins, présenter ses hommages à Maryvonne, caresser les enfants et on repartait pour une autre marée de quinze jours ; toute l'année… Les 35 heures, ils ne comprendraient pas aujourd'hui ces durs là. Il faut dire que la rémunération « à la part » était une formidable incitation. Les comptes étaient limpides, on partageait le profit de la marée après la vente en criée : la moitié pour le bateau et l'armement, le reste divisé en « parts » : deux pour le patron, une et demi pour le chef-mécanicien et le bosco, une pour les matelots, une demi pour le novice-mousse. C'était dur mais l'argent coulait en abondance et la maison poussait avec des entourages de granit autour des ouvertures, bientôt la salle à manger que Maryvonne fera visiter, car on mangera toujours à la cuisine, pour ne pas salir et user quoi !…



Tiens ! Plus loin, juste après « la cale aux voleurs » ainsi nommée parce que des marins vendaient là chèrement leur godaille ou des petits côtiers leur pêche du jour, c'est la silhouette de Raymond, presqu'aussi large que haute. Planté sur le pont d'un navire de pêche à peine sorti de l'enfance, cet homme ne vivait vraiment qu'à bord du chalutier de 35 mètres qu'il commandait et ils détenaient tous deux depuis des années le « ruban bleu » du port. Cette distinction non-officielle, dont le titre se calquait sur celle des grands transatlantiques les plus rapides pour relier l'Europe et l'Amérique, récompensait dans l'esprit local le chalutier ayant débarqué le plus fort tonnage dans l'année. J'ai eu le grand bonheur d'embarquer avec lui pour des marées pendant mes vacances d'étudiant. Je l'aurai fait gratuitement par passion, mais avec une demi-part de novice j'avais pu acheter ma première voiture, une Renault 4L que je bichonnais. Comment raconter tout ce monde rude et merveilleux ? Le large, Grande Sole, Petite Sole, Canal de Bristol, Nord-Ecosse, Ouest-Irlande… les nuits paisibles quand on fait route en passerelle dans l'éclairage faible et polychrome des instruments au-dessus de la grande carte Decca striée d'hyperboles multicolores ; roulis et tangage encore et encore, le bruit incessant et hypnotique des machines… En pêche, le décor irréel du pont arrière quand on vire le chalut toutes les trois heures, nuit et jour. Les treuils géants qui bruissent et grincent en enroulant des fûnes grosses comme le poignet et par lesquelles il ne ferait pas bon se faire prendre par la manche; cette vaste plateforme mouvante et trempée au bout de laquelle la mer bave en blanc et dont on dirait qu'elle veut, telle un cheval de rodéo, se débarrasser des hommes en jaune qui s'agrippent si fragiles, dépassés par l'échelle des choses. La nuit, la lumière violente de projecteurs éclaire ce monde froid, d'eau, d'aciers sombres et rouillés, tout est plus fantastique encore. Deux monstres dégoulinants sortent de l'eau, chacun de leur côté ; les panneaux latéraux qui tiennent le chalut ouvert dans son labour dévastateur au fond de la mer. Trois à quatre tonnes de bois armé d'acier, gréées de fortes chaînes, qui se balancent et cognent fort au roulis sous

la potence et qu'il faut pourtant saisir au bond et arrimer ferme au portique…combien de morts, écrasés, emportés à la mer…Enfin le chalut arrive, des oiseaux criards sortis d'on ne sait où et qui savent l'holocauste à venir sont là derrière en nuée, spectres blancs qui passent dans les projecteurs. Enfin la poche finale gonflée à bloc, dernière palanquée, monte en se balançant lourdement avec un bruit de cataracte et de cordages qui se tendent et s'essorent. Un matelot se jette dessous, saisit le nœud habile qu'il est essentiel de savoir faire, tire et libère le flot de vies qui instantanément déferle sur tout le pont arrière…Fascination de corrida, la Vie mourante s'effondre dans l'arène…Il faut encore remettre le piège à l'eau pour une autre tragédie et puis, dans le poisson palpitant jusqu'en haut des bottes, trier inlassablement, mettre en caisses, éviscérer certains, mettre en cale glacée. Le repos sera bref pendant le prochain trait. Raymond était le premier dans le poisson jusqu'aux genoux, pour apprécier la qualité et la quantité, son regard si bleu était alors celui du chasseur. Il vivait là. A terre c'était un pépère comme tout le monde avec son modeste blouson en nylon acheté à La Redoute. A bord il était transfiguré, c'était un fort, un chef, quelqu'un d'éminemment respectable. J'ai célébré tout seul mon 19ème anniversaire en faisant les pluches dans la cuisine du chalutier de Raymond, regardant par le hublot ou passait tantôt la mer tantôt le ciel, et c'est l'un des rares dont je garde un souvenir fort. Je voulais alors entrer dans cet époustouflant métier où tout était puissant et vaste. Il aurait même pu arriver que j'épouse la fille de Raymond ; mais c'est une autre histoire…

Renonçant encore pour aujourd'hui à monter vers la maison vide de mes parents, je boucle par l'avenue Gueguin. Presque chaque porte me parle ; le bar du port où travailla ma fille, au-dessus l'appartement d'un collègue de travail, plus loin la bijouterie où aimait aller Maman…Voici le magasin des parents de Véronique. Elle était de cette compagnie qui suivit pendant les classes de première et terminale au lycée local un enseignement fondamentalement ennuyeux et par accident éveilleur d'esprits. La porte de son cabinet professionnel est juste là, à trois numéros de l'ancien magasin de ses parents. Moi qui ai souvent eu dans ma vie des « semelles de vent », je suis toujours étonné par la stabilité géographique des vies de la plupart des gens. Lorsque j'essaye de me souvenir de la Véronique d'alors, c'est-à-dire voici quarante ans, la phrase que j'entends d'abord c'est : « Je perds mon sliiiip ! » criée en riant de toutes ses dents qui lui donnaient l'air d'une belle anglaise. Nous étions au large de la Pointe de Trévignon par un temps d'été calme et merveilleux et elle se faisait tracter dans l'eau, sans doute trop vite, par l'annexe gonflable motorisée d'une goélette d'opportunité que, faute de vent, nous avions mise à l'eau pour jouer. Je n'ose même pas pousser la porte de son cabinet, nous resterions stupides à échanger des banalités pour cacher nos émotions…

Voici la place devant les halles ; elle est vide, mais j'y vois des étals de marchands de légumes dont l'un sur lequel Dany servait, puisque le marché était le samedi et qu'elle n'était pas au lycée. Chez ceux qui arrachent leur bien à la terre on n'est pas plus paresseux que chez les marins. Elle était toujours gaie Dany, sa jeunesse tendait joliment sa peau hâlée sur une corpulence un peu au-dessus de la moyenne et elle ressemblait à ces poupées d'enfants avant les anorexiques « Barbies ». Elle était la copine marrante, toujours prête à rire ou faire rire, plus souvent avec les garçons qu'avec les filles. Bonne nature, elle savait sans trop se faire prier dire oui à l'occasion ; puisqu'elle en avait autant envie que nous, que ça ne laisse pas de cicatrices et que la vie est belle. Qu'est-elle devenue Dany l'heureuse ?

Tout près la « Taverne des Korrigans », lieu personnel de recueillement dont j'ai presque tout dit déjà en écrivant un autre texte. Une bise virtuelle à Guitte des Korrigans en passant…Juste à la porte à côté, un petit bar sans intérêt, c'était « Chez Paulo » (il n'y a qu'à voir le nom…), mais on aimait s'y retrouver parfois sur les tables en formica et dans les odeurs d'anis et de cigarillos. Quelques pas encore m'amènent devant l'ancienne boutique de vêtements de Francette. Elle était alors la compagne d'un ami navigateur qui, en course au large, devint célèbre quelques années plus tard. Bien plus âgée que lui, elle était jalouse comme une teigne et lui pas très fidèle. Je crois d'ailleurs que nous partageâmes quelques temps une même conquête…Elle est morte Francette, est-ce d'avoir aimé trop fort ? Son cœur un beau jour a dit « je m'arrête maintenant ». Alors pourquoi est-ce que je la vois aller et venir là, sa cigarette portée haut dans une posture élégante ?

Mais me voici quatre pas plus loin devant l'épicerie de « La moule ». On avait le sentiment en y entrant que le temps s'était arrêté depuis notre enfance. Les étagères, les boites en fer, les bocaux, les bonbons, la caisse enregistreuse…rien ne manquait. Celui que nous avions surnommé « la moule » était un homme sans âge long et maigre comme un jour sans pain portant toujours une blouse grise comme nous en mettions autrefois pour aller à l'école. Il était en tout, que le magasin soit plein ou pas, atone et d'une lenteur remarquable. Les marins de plaisance étaient néanmoins contents de lui donner leur clientèle car c'était le seul épicier du port habilité par les Douanes à vendre de la marchandise hors taxes. Et si on achetait hors taxes c'est qu'une croisière vers l'étranger était en préparation… Heureuse époque que celle où l'Etat vous exonérait de TVA parce que vous alliez en Angleterre ou en Espagne. Depuis que nous sommes tous européens c'est terminé, taxe à tous les étages ! Cet homme, pas nerveux mais attachant dans le paysage du port, connu un grand malheur quand l'un de ses fils tomba par accident de sa mansarde au troisième étage au-dessus de l'épicerie et vint s'aplatir au pied de la devanture. Aucune vie aussi repliée soit-elle n'est à l'abri du malheur.

Quelques pas de plus et voici le restaurant « Chez Armande » qui bien sûr est devenu « chez-n'importe-qui-j'attends-surtout-le-touriste ». Armande, bretonne porteuse d'une coiffe parce qu'elle l'avait toujours portée et non pour le folklore, était une vraie cuisinière d'autrefois ; sa table était réputée, on y venait faire bombance le dimanche ou bien quand une bonne affaire s'était conclue et qu'on fêtait encore cela.

Et justement, un bon client d'Armande était notre ami le loueur de voiliers dont le minuscule bureau précédait la voilerie Le Rose. Avec les amis fous de bateaux nous étions souvent pendus là aux beaux jours. C'est qu'il y avait souvent des voiliers à convoyer de la base de La Trinité à celle de Concarneau et vice-versa ; naviguer gratis cela nous arrangeait bien et le loueur aussi. Travail au noir ? Certes mais tout le monde était content. Aujourd'hui il n'y a plus de travail du tout ; il n'existe plus de loueur de voiliers.

La voilerie Le Rose était donc juste à suivre. La devanture est restée ainsi intitulée encore aujourd'hui mais le fond est en vente. C'est un label, car l'entreprise d'Eugène a vraiment prospéré, y compris en renommée, avec le centre de voile des Glénan dont l'aventure pleine d'espoirs humanistes commença après la guerre. Il s'agissait rien moins que de refonder une société pacifique, fraternelle et courageuse en formant à la mer autant qu'elle les formerait des jeunes sur ces iles alors quasi-désertes.

Enfin, le bar des Moutons, bien des histoires encore…Mais mon tour de quai est achevé, un petit bonjour à mon ami Fanch, journaliste-photographe au Télégramme de Brest et de l'Ouest qui prend le frais sur le pas de porte en attendant l'apéro… mais non ; encore un mirage, il est mort il y a longtemps Fanch… Je reprends pied sur la digue et me voici à bord ; et nous voici au bout des gammes du jour pour mon clavier.

Semaine a terre

Que dire ? La terre est la terre, elle est remplie de maisons, de rues, de quais, d'humains, de choses à faire et n'offre plus guère de perspectives intéressantes.

J´ai peur des rues des quais du sang
Des croix de l´eau du feu des becs
D´un printemps fragile et cassant
Comme les pattes d´un insecte

J´ai peur du souvenir des voix
Tremblant dans les magnétophones
J´ai peur de l´ombre qui convoie
Des poignées de feu vers l´automne

J´ai peur de l´âge qui dépèce
De la pointe de son canif
Le manteau bleu de la jeunesse
La chair et les baisers à vif

J´ai peur de pousser la barrière
De la maison des églantines
Où le souvenir de ma mère
Berce sans cesse un berceau vide

J´ai peur du silence des feuilles
Qui prophétise le terreau
La nuit ouverte comme un oeil
Retourné au fond du cerveau

J´ai peur de l´odeur des marais
Palpitante dans l´ombre douce
J´ai peur de l´aube qui paraît
Et de mille autres qui la poussent

J´ai peur de tout ce que je serre
Inutilement dans mes bras
Face à l´horloge nécessaire
Du temps qui me les reprendra

Allain Leprest (Chanté ici par Jean Guidoni)

La succession des parents chez le notaire, des formalités, la maison à entretenir, du jardinage (6 points de suture à un doigt au passage…), du bricolage, des visites bouleversantes...

Concarneau – les Sables d'Olonne

Lundi 4 août : Me revoici à bord, heureux malgré quelques scrupules d'abandonner à plus tard encore des démarches. J'ai presque l'impression de fuir lâchement. J'ai payé le port et comme je suis resté dix jours, je bénéficie d'un tarif réduit. Chaque nuit me revient en définitive à 17,70 euros. C'est relativement peu pour notre triste époque. J'ai retrouvé Patrick et Jacqueline de retour du « far west », depuis Lesconil. Demain matin, appareillage…
Mardi 5 août : « Pousse au large !… ». A 10 H 00 parce que je ne suis pas du matin…Il fait beau même si la météo n'est pas enthousiasmante. Des masses d'air mollassonnes se partagent le Golfe de Gascogne et l'océan d'au-delà, sans bien savoir si elles sont dépressions ou anticyclones tant leurs pressions sont proches. Néanmoins, ces différences sont à chaque fois l'occasion de faire onduler une ligne de front chaud-froid avec ses nuages, ses grains, ses pluies, éventuellement ses orages. Pour l'instant, j'ai un vent de sud-ouest (dit «Suroît ») qui me fait avancer au plus près à 4 nœuds à un cap 145° auquel je n'aurais pas voulu aller. Habituellement sur ces routes on mange son pain noir en montant vers le nord contre un vent de nord-ouest (dit « Noroît ») et son pain blanc lorsqu'on le retrouve en redescendant vers le sud. Et bien pas moi cette fois-ci ; ce sera noroît pour monter et suroît pour descendre ! En réalité, j'avais rêvé de traverser le golfe Nord-Sud en allant à Gijon (Espagne). Pour cela, il m'aurait fallu un véritable été et pouvoir faire cap au 195°, j'en suis loin…En après-midi le vent adonne et forcit, je peux faire route au 168° à 5 nœuds. Mais c'est en soirée que ça se gâte ; le ciel est noir à l'ouest et à 19 h 00 je dois réduire de quatre tours d'enrouleur la surface du génois. A 20 h 30 c'est la prise d'un ris dans la grand' voile qui s'impose. Le bateau est bien calé sur sa route et marche bien sous la direction de mon infatigable équipier le régulateur d'allures, mais il fait froid et gris. A minuit moins le quart il faut prendre un tour de plus dans le génois. Voilà bien l'impuissance des mots, une phrase toute simple qui ne dit pas tout la drôlerie de la manœuvre et de son contexte : Il fait nuit noire puisque le ciel est chargé de nuages depuis la soirée, c'est donc à la lueur fantomatique d'une lampe frontale qu'on procède. Il a fallu s'équiper complètement en raison de l'humidité et du froid (bottes, pantalon de ciré, veste de quart, harnais et sa longe, bonnet…). Le bateau file à cinq nœuds gîté du côté où ça se passe, le pont est à fleur d'eau qui court dans la lueur de la frontale. La tension est forte sur la bosse qui sert à prendre des tours à l'enrouleur, loin là-bas devant ; le risque est d'être débordé par cette force et en fait de perdre les tours déjà pris au lieu d'en ajouter un…Bon, ça c'est fait, je n'ai plus qu'à refaire un pansement à mon doigt qui rougissait l'eau... A présent, c'est la houle qui prend de la hauteur et continuera à croître jusqu'au matin où elle atteindra environ 2,50 mètres de creux à crête (déferlante à l'occasion). Le bateau passe bien, ne souffre pas ; l'humain si, c'est très inconfortable… Au petit matin le vent monte encore, dans le clair-obscur le bateau fonce comme un fou à l'assaut de la houle ; elle riposte de temps en temps par de bonnes baffes dont profite surtout le marin…Il faudrait réduire encore la toile, je fais durer jusqu'à ce que le jour se lève en débordant largement la barre d'écoute et laissant ralinguer la grand' voile sans qu'elle faseye et s'abîme et je me décide à y prendre le second ris à 6 h 30 ; il est temps. Cette fois la manœuvre est encore plus gouleyante puisqu'il faut aller faire des choses au pied du mat. C'est loin quand la mer fait de telles bosses…harnais et longe de rigueur, on oublie les douleurs et la coupure au doigt et je pars en rabâchant mentalement mon leitmotiv pour pareils cas « Si tu tombes, t'es mort…Si tu tombes… ». J'ai très rarement pris le second ris sur ce voilier, je m'en souviendrai. Mais le bateau va mieux et si je n'étais trempé jusqu'au slip par les gifles précédentes de la houle et celles de cette dernière promenade, je n'aurais plus qu'à contempler la beauté de cette puissante mer. Il faut à présent réfléchir et décider. Je ne vois aucune raison pour que la nuit suivante soit meilleure que celle-ci et que le vent me devienne favorable, les piles d'une de mes lampes frontales sont vides, je n'ai pratiquement rien mangé depuis mon départ, Gijon est encore loin ; je décide de faire route vers les Sables d'Olonne. Mais comme je faisais route au large en espérant l'Espagne, j'ai plus de cinquante milles à tracer aux allures portantes pour y parvenir. L'Espagne sera pour un autre été, moins pourri ; mais peut-on encore espérer des étés comme autrefois ? Le déboulé au grand largue à 6-7 nœuds, foc tangonné sur la fausse panne, avec 2,5 mètres de houle aux fesses est assez confortable par rapport à ce qui a précédé et très grisant. Il durera toute la journée jusqu'à 18 h 00 où je m'engage entre les deux longues jetées du port des Sables. La grisaille domine toujours le ciel, il crachine pire qu'à Brest mais comme je suis à nouveau trempé depuis longtemps, j'assume sans y penser. Formalités de port, rangements sommaires (on fera mieux demain…), soulagement de ne plus voir le bateau bouger, plaisir animal à s'y réfugier, d'avoir l'électricité, de se sécher. J'essaye en vain de dîner, je n'ai pas

d'appétit et je sombre vite dans un bon sommeil de bûche. Pour l'arithmétique, nous avons donc tracé sur cette étape un sillage de 130 milles en 32 heures soit une moyenne de 4 nœuds.

Les Sables d'Olonne

Il est dit que je ne connaitrais ce port que sous des temps de chien (cf.2007). J'ai réservé deux jours pour récupérer et me voici au matin du troisième contraint encore de rallonger le séjour pour mauvaise météo. Port Olonna est techniquement à peu près parfait, hormis une entrée un peu « sport » par grosse houle de sud-ouest, signalée dans les guides nautiques, il y a ici tout ce que peut souhaiter le plaisancier, surtout s'il est consommateur. Juste à l'aplomb de la capitainerie un vaste ponton d'accueil pourvu de défenses, une gestion informatisée des nombreuses places qui permet de sous-louer celles des titulaires à l'année partis en croisière aux bateaux de passages ; évitant ainsi d'immobiliser des places spécifiques « visiteurs » et permettant auxdits visiteurs d'aller faire un tour en mer s'ils le souhaitent en récupérant ensuite leur place provisoire sans que le port ait à gérer ce souci. Les pontons, surprotégés par de larges grilles, sont en principe accessibles par des ouvertures à digicodes. En principe seulement, car je vivrais plusieurs gags qui auraient pu inspirer l'humoriste Marc Jolivet. En payant d'avance deux nuits j'avais obtenu un code (6 chiffres plus dièse, quand même, presque pour déclencher la bombe thermonucléaire…). Dès le second jour me voici « enfermé dehors » ! Bon, j'attends des titulaires qui sortent et sont compréhensifs (mais pas trop non plus, est-ce que j'ai une tête de racaille ? Je dois leur montrer que j'avais bien un code mais qu'il ne fonctionne pas…). Le lendemain avant d'aller à la douche, prudent, je note le numéro de téléphone de la capitainerie…Gagné ! Je ne peux à nouveau plus rentrer. J'apprends ainsi en téléphonant que le code attribué ne fonctionne que pendant la durée prépayée… (« Mais, Madame hier j'étais dans le délai et déjà… » « Ah…le jeune a du faire une erreur, voilà un nouveau code… » Je le note au dentifrice sur ma serviette de toilette(!)…). Je prolonge donc dans la même conversation téléphonique ma location pour cause de météo pourrie, en précisant que je passerai payer quand il ne pleuvra plus pour parcourir le gros kilomètre qui me sépare de la capitainerie. Bon ; voilà qu'en matinée me prend l'envie de me dégourdir la cruralgie qui me tient toujours la jambe droite en allant voir les voiliers posés sur le terre-plein proche. Intéressant, il y a là un bel Endurance 35 construit chez Belluire, mais la pluie me fait vite rentrer. Vite ? Certainement pas car me voici encore devant la grille comme un couteau devant une moule ! Nouvel appel, nouveau code… je ne sortirai plus, j'ai tout ce qu'il me faut et je payerai en accostant pour cela au ponton d'accueil en partant. D'ailleurs, à part les poubelles et les toilettes, le terre-plein n'a aucun intérêt. Je commence à trouver que ce port parfait pourrait figurer dans le « Meilleur des mondes »… Au moins l'ambiance entre plaisanciers est-elle agréable ? Entre titulaires peut-être mais nomade n'y comptez pas, vous êtes un « hors venu » suspect. J'avais déjà parcouru le ponton plusieurs fois pour me distraire et voir les voiliers éventuellement intéressants qui peut-être s'y trouvent (il n'y en a pas, que des vedettes et des caravanes…). Au passage je ne manquais pas de dire des « bonjour » audibles. Au mieux j'obtenais en réponse un grognement accompagné d'un regard fuyant. Comme je flâne, on me dépasse. L'approche et le dépassement sont silencieux comme sioux, tête soigneusement baissée. Ils me rappellent ces voyageurs contraints d'emprunter le métropolitain parisien et qui s'ingénient à ne jamais croiser le regard. Il faut dire qu'on y tue désormais pour un « mauvais » regard… Voici deux pêcheurs-plaisanciers qui démêlent un touret de nylon à l'arrière de leur vedette accostée « cul à quai », donc tous proches. Propre, douché,

rasé, correctement vêtu, l'allure nonchalante, mains derrière le dos, bonhomme, je lance aussi un « bonjour » de bon ton (on n'est pas au sud…) : j'obtiens le grognement sans même le regard fuyant. N'y croyant pas, je lance pour voir, à voix toujours mesurée et avec un sourire et un ton aimable : « Il y a de l'embrouille… » ; silence de mort et on continue fébrilement à démêler. Je vais finir par croire à l'influence des climats sur les humeurs et aux particularismes régionaux…Il me tarde de glisser vers La Rochelle par le Pertuis.

Dimanche 10 août 2014 : Je devrais être en train de quitter ce port. Mais la météo marine nous envoie un « Avis de Grand frais à Coup de vent n° 183 » annonçant une « Nouvelle dépression Atlantique "ex-Bertha", prévue 999 hPa à 170 milles à l'ouest de la Bretagne la nuit prochaine, puis se décalant vers l'est, prévue 995 hPa sur l'Angleterre demain midi puis s'évacuant ensuite au nord. Dorsale atlantique sur le Golfe de Gascogne dimanche soir.
Prévisions pour la journée du dimanche 10 août VENT : Sud-Ouest fraîchissant 6 à 7, virant Nord-Ouest 5 à 6 l'après-midi. Rafales. MER : devenant forte. HOULE : établissement d'une houle de secteur Ouest 1.5 à 2 m, jusqu'à 2.5 m l'après-midi. TEMPS : pluie, devenant nuageux par l'ouest en journée. VISIBILITE : moyenne sous précipitations. » En bref, pas vraiment un rêve de marin ! Me voilà bon pour une journée de plus. Je vais pouvoir faire de la lessive, écrire, zoner sur internet…

Lundi 11 août 2014 : Réveil de bonne heure, la météo est meilleure (disons plutôt moins mauvaise…) et je vais pouvoir enfin quitter ce port. Voici « OUAKAM » sous la capitainerie à 8 h 00 afin de payer les journées supplémentaires.

Les longues jetées sont passées à 8 H 30 et comme je m'y attendais, je suis cueilli par une grosse houle de sud-ouest générée par le mauvais temps d'hier. D'une manière générale, les Sables d'Olonne sont connus pour cette houle souvent présente à l'entrée du port et traversière après le passage obligé des hauts fonds du Nouch. L'envoi de la grand' voile est bien délicat dans ce tohu-bohu d'autant que le plan d'eau est un peu encombré par d'autres

plaisanciers qui font de même. Bon, me voilà faisant cap au 147° à 4,5 nœuds poussé par 15 à 18 nœuds de vent de sud-ouest. Le temps est nuageux, la mer est vert de gris, à l'horizon « …la pluie étalant ses immenses traînées d'une vaste prison imite les barreaux…» et je supporterai ma polaire jusqu'à midi passé. Il faut se persuader qu'on est au mois d'août, mais profitons du répit relatif. Le régulateur d'allures a fort à faire avec cette houle d'environ 2 mètres, d'autant que sa contreréaction est naturellement moins efficace aux allures portantes. Je finirai par prendre la barre pour presque tout ce trajet. Aux environs de midi, me voici plus confortable. J'ai doublé la pointe des Baleines à l'ouest de l'ile de Ré ; la houle a dépensé une bonne part de son énergie sur les roches et hauts fonds qui la précèdent et je ne pâtis plus que du reste. Cependant, phénomène ondulatoire oblige, les sinusoïdes additionnent parfois leurs amplitudes et je me fais encore pousser bien fort par deux ou trois grosses mémères…Sur le fond, le bateau file à 5 nœuds, je profite en effet comme je l'avais prévu sur les documents nautiques du courant de marée montante qui s'engouffre dans le pertuis breton. Je n'ai donc plus qu'à profiter du spectacle agréable que m'offre ce défilé devant la côte nord de l'ile de Ré.

Je me rends bien compte qu'une telle relation de croisière ne pourra sans doute jamais rendre complètement la diversité rencontrée dans les situations, les difficultés, les plaisirs, les fatigues, les flâneries, les décisions, les rêveries, les couleurs, la beauté ou pas des paysages et du temps, leur écho sur soi, dans la durée…Venez donc voir !

Avant 15 heures me voici en approche du gigantesque pont qui relie le continent à l'île de Ré au niveau de La Pallice et sous lequel je vais devoir passer. De loin, la situation me parait confuse, depuis mon dernier passage il me semble que le terminal a été modifié pour accueillir les paquebots de croisière (qui ne viennent plus à Bordeaux…). On ne voit plus très bien où il faut passer…les fonds remontent, je n'ai plus que 5 mètres d'une eau jaune et trouble sous la quille ; comme je serre davantage le vent le bateau a accéléré et nous précipite vers…on ne sait quelle surprise. Voici des marques sur les piles centrales du pont, c'est là le passage officiel ; mais il ne me convient pas. Si je le respecte, je me retrouverais vent debout une fois le pont franchi et je ne tiens pas à tirer des bords dans ces parages étroits et fréquentés contre un vent qui est monté à 25 nœuds (force 5). Je décide donc de serrer le vent, de monter vers l'ile et de passer sous la troisième arche qui me permettra de garder ce bord et mon cap de l'autre côté. C'est toujours surprenant et amusant de passer avec un voilier sous un tel pont. On doute, le mat va-t-il passer ? Bien sûr que oui, très largement. Cet ouvrage est gigantesque et ses concepteurs ont fait de lui une œuvre d'art par sa relative légèreté, ses courbes dans différents plans et l'élégance de ses arches.

La suite est routine, l'accueil des personnels est agréable, une demoiselle en annexe me conduit à une bonne place, étrave au vent. Ici aussi les choses ont changé ; j'ai connu des situations estivales de pénurie où l'on vous casait où on pouvait en se faisant prier, tant pis pour le confort, pas d'électricité ni d'eau, encore bien content d'être à l'abri. Est-ce à cause de la construction de l'extension du port ? Cette année l'impression d'affluence a disparu ici aussi...

La Rochelle

J'aime cette ville et ses ports où pourtant je n'ai aucune attache passée. Il me semble que je l'aurais habité dans une autre vie si parmi les possibles il ne fallait déplorer de n'en pouvoir jouer qu'une. Je retrouve avec plaisir le port des Minimes dont au fil des années j'ai l'impression d'être un familier.

Mardi 12 août : Journée tranquille, temps mitigé, quelques courses ; c'est la nuit qui ne sera pas tranquille. Un paquet de départements de la côte atlantique et au-delà sont classés en « vigilance orange » par Météo-France qui annonce des orages avec beaucoup de vent. A 3 H 00 du matin, c'est fait ! Un vent furieux siffle dans les gréements, le clapot se lève à l'intérieur même du port, le bateau se dandine dessus tandis que ses amarres couinent sous la tension. Voici la pluie brutale comme giboulée qui mitraille le pont, on se sent bien à l'abri et à l'intérieur… On croit avoir vu le pire mais non, le vent monte encore dans d'interminables rafales, le bateau semble s'écraser sur l'eau. Enfin il pleut lourdement, sans discontinuer ; quelques rafales encore. Cela va durer jusqu'à 4 h 00 environ et laisser derrière un ciel justement dit « de traîne », longue remorque de temps maussade qui suit la perturbation.

Mercredi 13 août : Balade sur les quais jusqu'au Bout blanc le matin, jusque dans le centre-ville l'après-midi. C'est noir de monde, encore l'occasion de bien des observations ethnographiques… Surprise énorme au retour ! Très improbable rencontre : Je tombe sur nos amis Francis, Catherine et Amélie qui sortent d'un ponton.

Le temps : les giboulées de Mars, il fait frais, on craint le grain, ça souffle à force 7 d'ouest, les nuages défilent… Bière au bar du Cargo : 3,80€ ! Et « au zinc », même pas attablé… Ils s'étonneront d'en avoir moins vendu à la fin de la saison...

Vers 18 h 00 appel téléphonique de Francis « Tu viens prendre l'apéro à bord ?… ». Rencontres avec leurs amis, apéro, restaurant, très bonne soirée à parler de voiliers bien sûr.

Jeudi 14 août : Toujours le même temps, celui des giboulées. Je reste à bord, lessive, lecture, repas tranquilles, internet, préparation de ma route pour samedi de très bonne heure…

Vendredi 15 août : Je m'applique à calculer mes routes pour demain car, contrainte du bassin d'Arcachon, il faut se présenter à l'entrée des passes, de jour, dans les trois dernières heures de la marée montante pour entrer avec un courant favorable ; il n'est pas envisageable de faire autrement. Ceci conditionne tout le reste et impose de tenir impérativement une vitesse moyenne tout au long des 108 milles de ce trajet. Si cette moyenne est de 4 nœuds, il me faudra 27 heures. La pleine mer à Arcachon sera dimanche 16 août à 11 H 08 ; avec une marge raisonnable il faudrait donc que je me présente vers 8 ou 9 H 00, ce qui me fait appareiller de La Rochelle à 6 H 00 demain. Je dois tout préparer pour n'avoir que le minimum de choses à faire à cette heure comateuse : plein d'eau, préparation du régulateur d'allures, des voiles, gréement des bras de spinnaker car je vais être aux allures portantes et devoir filer…

La Rochelle – Arcachon

Eveillé à 4 H 30, avant le réveil, je procède tranquillement aux ultimes manœuvres, sans trop de bruit pour le voilier arrivé hier soir à côté du mien… A 5 H 30 dans une obscurité à peu près totale me voici parti. Il n'y a presque pas de vent. Dans cette nuit les distances sont difficiles à apprécier, on en développe une inquiétude exagérée d'autant plus que les passages sont étroits. Heureusement, fantomatique et impressionnante la haute stature de Richelieu, la balise rouge qui marque l'entrée du vieux port, est un repère inévitable. Je suis bien comme prévu à 6 H 00 à mon premier Waypoint GPS, devant le phare du bout du monde. Car ce trajet va être marqué par l'obsession de la moyenne de 4 nœuds à tenir impérativement. Comme je marche au moteur, j'utilise sans souci ma cartographie numérique sur l'ordinateur afin d'éviter les quelques pièges côtiers comme le plateau du Lavardin. Justement, comme je le double le léger vent de terre veut bien forcir assez pour me permettre de mettre à la voile et retrouver le calme que mérite ce beau petit matin ; en route vers Antioche. Ce dangereux plateau rocheux marque l'extrémité Nord-ouest de l'ile d'Oléron, la mer y est toujours plus grosse qu'ailleurs et par mauvais temps il faut bien « arrondir » ce passage. Ceci fait vers 9 H 00 je profite du léger vent qui a évolué vers le Nord-Ouest et me pousse donc presque exactement par l'arrière. Grand' voile débordée et bridée par le frein de bôme, génois tangonné, rien ne bouge à la houle et j'avance confortablement à la vitesse nécessaire ; le régulateur d'allures barre aussi bien que moi et il est temps de préparer le petit déjeuner. Cette belle allure se maintiendra jusqu'au calme presque plat qui m'attendait ne nécessitant que quelques empannages pour profiter au mieux du petit vent ; cela occupe. J'atteins la latitude des passes de Gironde aux alentours de 16 H 00 et n'aperçois que de loin la fameuse BXA, bouée d'atterrissage pour les grands navires marchands arrivant du large. Justement deux de ces monstres sont mouillés là sur leurs ancres, loin de tout. Il faut vraiment qu'ils soient massifs et lourdement équipés en mouillages pour espérer tenir ainsi au large, exposés à tout. Comme le courant de marée sortant du fleuve ne me veut pas du bien, il me fait dériver à passer un peu trop près de l'étrave du premier ; je préfère manœuvrer tant qu'il est temps… Parvenu devant Soulac, j'apprécie que la houle se calme. Même par ce très beau temps la mer se creuse devant cette vaste embouchure de Gironde.

« Et dans l'Ouest le soleil tomba inobservé… », le beau coucher du soleil m'évoque ce poème de Louis Brauquier (Cf. in fine). Je parviens à garder les voiles jusqu'à la latitude de Carcans, mais le vent meurt, il faut se rendre à l'évidence et démarrer le moteur à contrecœur vers 23 h 00. Ce qui me console c'est qu'il n'a pas beaucoup servi dans mon périple jusqu'à présent. Comme la dernière fois sur cette portion du trajet, je craignais les pêcheurs aux routes erratiques ; mais non, ils sont rares, éloignés et curieusement très statiques. Je m'interroge sur leur mode de pêche ; ils ne chalutent pas et restent en place éclairés par de puissantes lampes « flash », visibles de loin mais peut-être pas très réglementaires. Déroulent-ils inlassablement des palangres, « long lines » horizontales de plusieurs kilomètres munies d'avançons verticaux qu'il faut remonter et amorcer en continu ? Surveillent-ils des filets dérivants sous la surface ? Je n'irais pas voir… Et nous avançons ; la nuit est très belle éclairée par une gentille demi-lune et des milliards d'étoiles, parfois filantes. Bercé par le bruit continuel du moteur, je fais à mon habitude quelques courtes plongées dans le sommeil. Elles me permettront de rester opérationnel et d'arriver encore une fois en bonne forme relative. Deux choses me paraissent à ce stade interminables : le lever du jour et le long trajet qu'il faut faire vers le sud pour contourner le long doigt du Cap Ferret, dont pourtant le phare me paraît à présent tout proche. J'avais prévu d'arriver à 9 H 00 à la bouée d'atterrissage, j'y suis à 8 H 30 ; bien joué mais fastidieuse surveillance de la vitesse moyenne. La marée sera haute à 11 H 08, je suis donc sans attente à l'heure convenable pour franchir la première « porte » de bouées verte et rouge. Plus loin, je distingue assez bien les bouées suivantes, par contre une lentille de brume subsiste au loin et au ras de l'eau et d'ici on se demande où passer…on verra ; le courant de flot m'a pris en charge et je file sans espoir de demi-tour éventuel. Le soleil monte dans l'axe du chenal et m'oblige à retrouver d'urgence mes lunettes, il va bientôt disperser cette brume avant que j'arrive à elle et le passage se poursuit sans difficulté. J'apprécie de franchir les passes exactement dans ce laps de temps où la mer monte mais n'a pas encore recouvert les dangereux bancs de sable du Nord, dont le grand Toulinguet, car l'énergie de la mer s'y épuise. Ils sont, même par très beau temps, couverts de crème « Chantilly », écume des gros rouleaux qui s'y brisent. Plus tard, le banc étant couvert, les vagues sauteront par-dessus et viendront se vider brutalement dans la passe en y créant des remous anarchiques peu prévisibles et désagréables.

Le reste est manœuvres de routine et je retrouve ma place au ponton. Bien sur le port l'a sous-louée en mon absence, mais je paierai tout de même comme si je n'étais jamais parti… Il fût un temps où l'on percevait une partie de cette recette ; tout s'arrange, on progresse…

Il m'aura donc fallu comme prévu 27 heures pour couvrir ces 108 milles.

EPILOGUE

Comment finir ? Sinon en disant que j'aurais souhaité ne pas finir. Ma forme de vie pendant ce mois de vagabondage marin et tranquille, en marge des folies tourbillonnaires et meurtrières qui s'exaspèrent en ce moment dans le monde, est exactement celle qui me convient, et je le sais de longue date. La vie humaine, si courte, devrait être une promenade sereine par beau temps, qu'avec la sagesse des oiseaux nous suivrions à la voile, seulement vers de beaux endroits avec pour but accessoire de rencontrer des gens intéressants et pacifiques. Il m'a fallu attendre si longtemps, gaspiller tant de jours pour y parvenir et pour temps compté seulement. J'en reste heureux malgré tout ; cela a bien failli ne plus être du tout pour moi, et tant d'autres n'ont pas ma chance…

Combien de temps encore ? (Serge Reggiani)

=-=-=-

Et dans l'Ouest le soleil tomba inobservé,

Alors un homme blanc se leva sur un cotre,

Nu, pareil à l'embrun sur la crête du vent.

Montant et descendant avec la longue houle

Tantôt il s'appuyait seul contre l'horizon,

Tantôt disparaissait comme l'Esprit des eaux.

Le soir naissait sur le cercle du Pacifique,

Un beau soir sans témoin que ce navigateur.

Il tenait son mât dans le creux de la main gauche

Comme l'épaule d'un ami silencieux.

Avait-il eu un nom quelque part sur la terre ?

Trouvait-il un regret au fond du souvenir ?

Quelle image, en ce crépuscule solitaire

Allait monter à bord avec la proche nuit ?

L'ombre déposée dans les fonds des vagues

Lente maquillait la limite de l'eau.

Au ciel éclataient de jeunes planètes,

Des mondes en feu clignaient sous le vent.

Alors il s'allonge auprès de la barre,

Il reprend la nuit, la brise et la mer,

Il reprend le ciel et la solitude ;

Est-il le premier, est-il le dernier ?

Il reprend la peur, il touche la mort ;

Où va-t-il se perdre ou se retrouver ?

Eaux douces pour navires

Louis Brauquier